



جامعة يحيى فارس المدية
مخبر تعليمية اللغة والنصوص (م.ت.ل.ن.)

Université Yahia FARÈS Médéa
Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes
(L.D.L.T.)

Sémiotique et apprentissage de l'écriture : une dialectisation entre création et raison

Dominique Morizot
Université de Provence France

Revue Didactiques

ISSN 2253-0436

Dépôt Légal : 2460-2012

EISSN : 2600-7002

Volume 05 N° 02 juillet-Décembre 2021/pages 49-69

Référence : Dominique Morizot, « Sémiotique et apprentissage de l'écriture : une dialectisation entre création et raison », Didactiques Volume 10 N° 01 juillet-Décembre 2021, pp.49-69,

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/300>

Sémiotique et apprentissage de l'écriture : une dialectisation entre création et raison

Dominique Morizot

Université de Provence

« S'il fallait mesurer la modernité, c'est par le degré de subjectivation acceptée dans une société qu'il faudrait le faire. »

Alain Touraine

Abstract:

As a science of meaning and signifying practices, semiotics, as it is taught, confines itself to the analysis of signifying forms taken from the social field, circumscribed and constituted into a corpus. In general, and probably more particularly when it comes to language, whether written or spoken, the signifying forms produced by learners, precisely as subjects of language, are rarely understood as being likely to be the subject of an investigation that is capable of calling up semiotic knowledge.

It is true that, in the social field, on the "side" of the subject, and if we change our perspective, we can easily observe that the semiotic cut-off point is an absent knowledge that is difficult to share. This makes it all the more difficult for the subjects who use it to distance themselves from their own enunciation. And for good reason: since speech implies a simultaneity between the enunciator and the signifier he produces, it can only take place if there is punctual and repeated repression of such distancing. And culture is needed for Barthes' assertion that there is a "necessity for man to think his language at the very moment he speaks" to hold.

It is a different matter with the process of writing: a distancing necessarily takes place between the subject of enunciation and the signifier it produces, so much so that the subject's relationship to its writing is likely to be an opportunity for it to implement semiotic reflection. Even before any reflection, this relationship is capable of constituting an experience of the materiality of the signifier, such that it is a matter of both poetics and aesthetics. As for the intelligibility of this relationship, it is likely to enrich the reflection on the conditions of possibility of the recognition and appropriation of the sign by the subject. It concerns teaching from the moment it sets itself the task of enabling learners to establish themselves as authors, themselves

inscribed in the social field, by teaching them to define and measure their dimension as enunciator and recipient. It concerns semiology from the moment when it is not satisfied with thinking about a language without a subject and when it assumes a role that has yet to be invested: that of taking charge of the articulation of the singular dimension of symbolic exchanges and the collective dimension of language, and of making the people we teach work on it, in their very use of language.

If the collective dimension of language refers to language as an institution structured by norms, law and reason, the singular dimension of symbolic exchanges refers to the part of creation and play that language carries, and which allows it to give material to art.

However, limiting the question of creativity to writing practices that are solely literary in nature runs various risks that a meta-writing process is capable of eliminating. A meta-writing, in other words, a writing that gives reason for itself, making it possible to think the various experiences of writing and to account for the rationality in which they are inscribed. Meta-writing would constitute a critical reason for writing, in its three dimensions: linguistic, impulsive and political.

Résumé :

Science de la signification et des pratiques signifiantes, la sémiotique, telle qu'elle est enseignée, s'en tient à l'analyse de formes signifiantes prélevées dans le champ social, circonscrites et constituées en corpus. De manière générale, et sans doute plus particulièrement lorsqu'il s'agit de langage, que celui-ci soit écrit ou parlé, les formes signifiantes produites par les apprenants, en tant précisément que sujets de langage, sont rarement appréhendées comme étant susceptibles de faire l'objet d'une investigation propre à convoquer un savoir sémiotique.

Il est vrai que, dans le champ social, du "côté" du sujet, et si l'on change de perspective, on observe aisément que la coupure sémiotique relève d'un savoir absent, difficile à partager. La mise à distance de leur propre énonciation par les sujets qui la mettent en œuvre en est rendue d'autant plus difficile. Et pour cause : la parole impliquant une simultanéité entre l'énonciateur et le signifiant qu'il produit, elle ne peut avoir lieu que s'il y a refoulements, ponctuels et réitérés, d'une telle distanciation. Et il en faut, de la culture, pour que puisse tenir l'affirmation de Barthes selon laquelle il y aurait «

nécessité pour l'homme de penser son langage au moment même où il parle ». ..

Il en va autrement avec le procès d'écriture : une distanciation y est nécessairement opérée entre le sujet de l'énonciation et le signifiant qu'il produit si bien que le rapport du sujet à son écriture est susceptible d'être, pour lui, une occasion de mettre en œuvre une réflexion sémiotique. Avant même toute réflexion, cette relation est propre à constituer une expérience de la matérialité du signifiant telle qu'elle relève du poétique aussi bien que de l'esthétique. Quant à l'intelligibilité de cette relation, elle est de nature à enrichir la réflexion sur les conditions de possibilité de la reconnaissance et de l'appropriation du signe par le sujet. Elle concerne l'enseignement à partir du moment où il se donne pour tâche de permettre aux apprenants de s'instituer comme auteurs, eux-mêmes inscrits dans le champ social, en leur apprenant à définir et à mesurer leur dimension d'énonciateur et de destinataire. Elle concerne la sémiologie à partir du moment où celle-ci ne se satisfait pas de penser une langue sans sujet et où elle assume un rôle qui reste à investir : celui de prendre en charge l'articulation de la dimension singulière des échanges symboliques et de la dimension collective du langage, et de la faire travailler par les personnes auxquelles nous enseignons, dans leur mise en œuvre même de la langue.

Si la dimension collective du langage renvoie à la langue en tant qu'institution structurée par de la norme, de la loi et de la raison, la dimension singulière des échanges symboliques renvoie quant à elle à la part de création et de jeu dont la langue est porteuse, et qui lui permet de donner matière à l'art.

Toutefois, limiter aux pratiques d'écriture qui relèvent de la seule littérature la question de la créative, fait courir divers risques qu'une méta-écriture est propre à écarter. Une méta-écriture, autrement dit une écriture rendant raison d'elle-même, permettant de penser les diverses expériences de l'écriture et de rendre compte de la rationalité dans laquelle elles s'inscrivent. La méta-écriture constituerait une raison critique de l'écriture, dans ses trois dimensions : langagière, pulsionnelle et politique.

En ouverture

Mon propos se fonde sur l'expérience de la formation à l'écriture et sur la recherche qui se nourrit de cette expérience, qui se nourrit en retour, et qui s'est imposée à moi comme une

nécessité lorsque je me suis engagée dans la pratique de la formation et de l'enseignement. Il s'agira donc ici de m'interroger une nouvelle fois sur la mise en œuvre d'une didactique de l'écriture qui participe à la construction d'une culture de l'écriture et y inscrit les apprenants à l'intention desquelles elle a été conçue. C'est sans doute là, en effet, qu'est l'enjeu d'un apprentissage de l'écriture : les ouvrir à leur dimension de sujets de langage. Ce que nous entendons par culture de l'écriture implique la prise en compte de deux caractéristiques : une fonction d'élaboration identitaire d'une part, et de l'autre la participation assumée des sujets à la production des formes significatives qui circulent dans l'espace social et lui donnent sens.

Élaboration identitaire et participation aux réseaux de signification vont d'ailleurs de pair : ils s'impliquent réciproquement. S'inscrire dans une culture de l'écriture consiste à reconnaître, et à prendre en charge lorsqu'il s'agit d'enseignement, ces deux dimensions auxquelles l'écriture contribue. Et il y a urgence à le faire.

Je me propose plus précisément dans ce texte de penser les conditions de possibilité de la participation de l'enseignement, peut-être plus largement que de la didactique dans ses fonctions plus techniques, à une culture qui prenne en charge la question des sujets de langage, en tant que sujets et acteurs sociaux¹, et dont l'enseignement a pour partie la responsabilité. Nous sommes en effet en droit d'attendre un tel engagement au regard d'une pratique symbolique structurée par le langage, à savoir l'écriture, et de son enseignement. Mais si la tâche n'est pas simple – il faut admettre qu'elle ne l'est pas – c'est que le savoir y manque, qui la rendrait plus aisée. Ce déficit théorique est lourdement marqué par l'histoire des représentations, celle du signe d'abord, celle de l'écriture ensuite, comme en un prolongement logique et inéluctable de la première, mais encore plus lourdement chargées.

¹ Il s'agit d'une référence à Alain Touraine dans sa Critique de la modernité : « Je parle du sujet, [...] c'est-à-dire de la construction de l'individu comme acteur. », p. 272.

C'est l'enseignement dans son ensemble qu'il convient d'interpeller au regard de cette question puisque toutes nos pratiques enseignantes, autrement dit toutes les disciplines ont affaire à un moment ou à un autre avec l'écriture. Or, les représentations véhiculées par l'écriture reposent, non pas exclusivement mais massivement, sur l'enseignement. Ces représentations tantôt instrumentalisent l'écriture, tantôt elles la sacralisent, dans un dos à dos muet qui rend impossible toute mise en regard. Ces représentations sont reproduites et par les sujets qui les portent et par les textes mêmes qui circulent dans l'espace collectif. Elles marquent d'une manière préjudiciable l'écriture en tant qu'elle est une mise en œuvre spécifique de la langue.

De l'histoire et des représentations

L'écriture a, d'une manière peut-être particulièrement marquée en France², un statut malaisé, complexe et ambivalent, et une histoire lourde. Elle est victime d'une longue tradition philosophique qui, de Platon à Hegel en passant par Descartes, Rousseau et Condillac, a fait de la voix et de la présence les régimes privilégiés du logos, tandis qu'une dimension sacrée a pu, par ailleurs et plus récemment, lui être attribuée, qui réduit l'écriture à un seul statut : celui d'une pratique de la langue en soi, fondamentalement intransitive. Ce caractère attribué à l'écriture au courant du 19^e siècle a eu pour effet, d'une part de la mythifier et de mythifier dans le même mouvement la fonction de l'écrivain. D'autre part, elle rabaisse la production de discours (entendu ici comme textes produits dans des situations sociales, par distinction avec les productions à visée littéraire) nécessairement transitifs par leur nature et leurs objets à un statut d'instrument. La transitivité se définit pourtant comme l'aptitude d'un sujet à projeter vers l'autre les processus dont il est l'acteur,

²Si je ne peux faire référence qu'à ce que je connais, à savoir les pratiques d'écriture en langue française, et en France, j'ai pu observer que les étudiants algériens auxquels j'ai enseigné dans ce contexte ne semblaient pas avoir de représentations de l'écriture qui diffèrent, sur les points évoqués, de celles des étudiants français.

ou le sujet, ce qui diffère catégoriquement, en tant que savoir et posture, de l'usage instrumental.

On peut, pour comprendre l'histoire de l'écriture et de ses représentations, se référer au *Phèdre* de Platon, à l'*Émile* ou de l'éducation ou à l'Essai sur l'origine des langues de Rousseau, à l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac³ ou encore à ce qu'en dit Hegel dans *La raison dans l'histoire*. On peut aussi noter que Descartes, dans le *Discours de la méthode*, selon la logique de l'évidence et en dépit de l'importance qu'il accorde au visible, refuse toute place au signe écrit dans le procès du cogito. La pensée de ces auteurs a ceci en commun d'être marquée par la métaphysique et son histoire qui a imposé l'idée et la requête d'un "signifié transcendantal" et d'un concept indépendant de la langue. En sont également issues les représentations qui considèrent, souvent d'une manière implicite et d'autant plus enracinée, que la pensée est en tant que procès se situe au-dessus des mots, et avant sa "traduction" en mots.

Pour preuve, je transcris ici quelques formulations recueillies auprès d'étudiants aussi bien que de stagiaires de la formation continue, qui avaient eu à s'exprimer à propos de l'écriture : "traduire les idées", "transcrire ce que la pensée dicte", "rédiger ses idées en toute liberté de pensée", "l'écriture est liée à une contrainte du fait de la difficulté de trouver les mots adéquats et de les organiser de façon à reproduire sa pensée", "l'écrivain reste lié à ses écrits qui doivent être le reflet de ses pensées", "bien que l'on ait des choses à dire, il n'est pas toujours facile de les retranscrire sur papier". Cela se passerait aisément de commentaires. Je risquerai pourtant celui-ci : L'intitulé du premier chapitre de l'Essai sur l'origine des langues pourrait donc avoir toujours cours, l'écriture apparaissant encore aujourd'hui comme l'un des divers moyens de communiquer nos pensées.

³Ces auteurs ont été largement étudiés par Derrida qui a théorisé la question de l'écriture en tant que supplément. Quant au *Phèdre*, Rancière s'y intéresse de manière récurrente dans plusieurs de ses ouvrages. On peut aussi lire les pages que Jeanneret y a consacré dans *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information*

Si l'on avance de quelques bonds dans l'histoire, on observe que Lévi-Strauss, qu'il faut replacer dans le contexte des débats et des polémiques autour du structuralisme en anthropologie et d'une revendication des différences culturelles, n'a sans doute guère contribué à une problématisation pertinente de l'écriture, ou en tout cas généralisable, dans l'intérêt qu'il lui a porté. Il affirme en effet, dans la partie de *Tristes tropiques* intitulée « La leçon d'écriture », que celle-ci « paraît favoriser l'exploitation des hommes avant leur illumination » et que « l'écriture et la perfidie pénétraient chez eux de concert ». Rappelons qu'il s'agit d'un commentaire fait à la suite d'une expérience d'intégration de l'écriture auprès d'une population du centre du Brésil, de culture orale.

En revanche, il convient de reconnaître le rôle qu'ont joué Goody et sa Raison graphique, dans la reconnaissance de certains traits caractéristiques de l'écriture, et plus précisément celle de la coupure à laquelle elle oblige entre l'énoncé et l'énonciation, et de ce que l'on entend par « niveau méta ». On peut y voir une ouverture à la question de la coupure sémiotique, même si celle-ci – qui constitue sans doute l'apport premier, et fondateur, de la sémiotique – n'y est pas évoquée en tant que telle. Mais Goody aura sans doute indirectement permis que l'écriture ne soit plus pensée comme une expérience au cours de laquelle serait dévoilée une pensée préexistante mais comme un processus de production de la pensée, etant précisément que celle-ci procède à des opérations de catégorisation.

Mais deux grands penseurs de l'écriture, sans doute les plus marquants, manquent encore à ce texte. Il s'agit de Roland Barthes, disparu il y a 25 ans, et de Jacques Derrida, né en Algérie en 1930 et mort en octobre dernier.

Nous devons à Barthes, pour l'essentiel, d'avoir pensé *Le plaisir du texte*. Nous lui devons aussi, clairement énoncée dans S/Z, l'idée que l'écriture « est spécifiquement la voix même de la lecture : dans le texte, seul parle le lecteur »⁴. L'évocation que Barthes fait du désir du lecteur dont le texte doit lui « donner

⁴BARTHES (1970), *Ouvres complètes*, t. 2, p. 657.

la preuve », et celle, par ailleurs, du plaisir de l'écrivain, un plaisir qui ne suffit pourtant pas à assurer celui du lecteur, disent l'impossible univocité du texte, et ce en quoi il n'est pas *communicable*. Elles disent aussi la difficulté à théoriser l'écriture en tant que procès.

Il aura fallu attendre le travail de Derrida pour que soient interrogées, dans une opposition clairement manifestée à la tradition métaphysique, les conditions de production du texte et pour que soit théorisé le travail même du signifiant dans le procès d'écriture, le travail du signifiant comme travail du sens. En théorisant également l'absence de l'autre du procès d'écriture, et l'absence du sujet qui l'énonce, Derrida en convoque l'existence. Cette absence est portée par la trace ; pourtant l'existence de l'autre, absent, n'est pas, il me semble, problématisée en tant que telle, dans le cours du tracé.

Mais l'immensité de l'œuvre de Derrida nous est ouverte comme le deviennent un jour toutes les œuvres lorsqu'on peut les dire complètes parce que son auteur n'est plus. Et si je me demande qui, aujourd'hui, est susceptible de contribuer à un travail en devenir sur la théorie de l'écriture, il me semble que ce pourrait être le philosophe Jacques Rancière. Même si Rancière affirme ne s'être « jamais préoccupé de poser la question de l'écriture en général »⁵, les questions qu'il pose sont celles du sensible, du partage et de l'appartenance. Mais je ferai aussi référence à un auteur plus difficile à classer. Il s'agit de Pascal Quignard. Sans doute très indirectement, dans une approche que l'on peut, il me semble, qualifier de derridienne du fait qu'elle ne distingue pas entre littérature et philosophie, entre théorie, narration et fiction, et pour laquelle la pensée ne se sépare pas de l'écriture, Quignard nous aide à élaborer un savoir sur l'écriture.

Des avancées conceptuelles ?

En raison d'une histoire qui a tellement malmené l'écriture et que nous avons rapidement traversée à partir de textes qui y

⁵RANCIÈRE (1994), p. 96.

font explicitement référence, enseigner l'écriture en se soutenant de ce savoir demeure une tâche d'une grande complexité. C'est un engagement, en quelque sorte. En aborder la question avec des enseignants de français, autrement dit de la « langue et littérature françaises », fait souvent courir le risque de n'être pas compris. On peut y faire l'expérience de l'écart entre ce qu'il est convenu d'appeler "l'état du savoir" et celui des représentations. Expérience violente lorsqu'elle nous oblige à mesurer ce qui se perd, et ce qui manque, et à faire le constat de la marque de l'histoire dans des représentations qui ne cessent de s'autoreproduire. Mais peut-être agit-il simplement de la manière dont « le partage entre les savoirs intervient dans le partage social »⁶.

Avant d'aborder la question du poétique et de la manière dont il est susceptible de s'articuler, voire de s'opposer, à la sémiotique au regard de ce qui nous concerne ici, et qui est finalement la consistance de l'écriture et de son enseignement, je ferai référence à un autre grand philosophe : Michel Foucault. S'il s'est intéressé à la représentation⁷, Foucault affirme s'être longtemps désintéressé de l'écriture et s'en est expliqué.

Au cours d'un entretien avec Claude Bonnefoy⁸ à l'occasion de la publication en 1966 de l'ouvrage *Les mots et les choses*, Foucault fait le récit d'une expérience d'immersion dans une langue étrangère au cours de laquelle il s'est aperçu d'abord que le langage « avait une épaisseur, une consistance, qu'il n'était pas simplement comme l'air qu'on respire, une transparence absolument insensible ». Il dit s'être ensuite rendu

⁶Id., *ibid*, p. 88.

⁷Il convient de distinguer deux sens dans le terme de représentation. Utilisé au singulier, représentation renvoie au champ du symbolique et par conséquent à celui de la signification dans sa dimension institutionnelle. Utilisé au pluriel, le mot indique la manière, ou les manières, qu'ont les groupes sociaux d'appréhender tel ou tel objet social.

⁸Pour le 20^e anniversaire de la mort du philosophe, le journal *Le Monde* des 12 et 13.XI, lui a consacré un dossier. Les citations sont extraites de l'article intitulé « L'écriture mise à nu par son auteur même ».

compte que « on pouvait découvrir au détour des mots, autour des phrases, brusquement, des points de vue qui n'apparaissent pas avant ». Il affirme enfin qu'il y avait chez lui, jusque-là et comme chez tant d'autres une dépréciation de l'écriture et que « ce fut par un long travail qu'il a finalement donné à cette parole profondément dévalorisée une certaine valeur et un certain mode d'existence ».

Certes, ces propos qui ont été tenus en raison d'un dépassement, d'un déplacement, de représentations antérieures, l'ont été il y a près de 40 ans. Mais ils seraient parfaitement transposables aux représentations qui ont cours actuellement et nous allons nous en soutenir pour mener une réflexion sur le « mode d'existence » de l'écriture.

De la première "découverte" évoquée, je retiendrai deux termes qui s'opposent : *consistance et transparence*. De la seconde, l'idée des « points de vue qui n'apparaissent pas avant », et enfin du dernier extrait le terme de travail qui sera repris plus loin dans ce texte.

Je voudrais donc à partir de là proposer une réponse à la question de ce « certain mode d'existence » de la parole qu'est l'écriture et qui serait susceptible de lui donner une « certaine valeur ».

Le terme de consistance, dont nous avons déjà fait usage au sens de *ce en quoi consiste*, renvoie cette fois au moment où le langage redevient une matière que le sens avait fini par faire disparaître : il renvoie à la reconnaissance de « la part du sensible », selon la belle formule de Rancière, dans la médiation du langage, et par conséquent au poétique et à l'esthétique. Le poétique évoquant le travail de la matérialité signifiante, au sens où *poiein* signifie en grec *faire*, faire avec les mots, l'esthétique évoquant pour sa part la manière d'être affecté par une forme signifiante. Mais *consistance* renvoie également ici, me semble-t-il, à l'idée selon laquelle le langage articule le réel (celui de la matière verbale et celui de l'expérience), au symbolique (la signification). Une telle reconnaissance s'oppose à un mythe séculaire, celui de la transparence du signe. Transparence au nom de laquelle le signifiant qui doit faire tenir le sens devrait, en

même temps, s'évanouir pour ne pas le détériorer. Dans ces conditions, non seulement le sensible n'est pas pris au sérieux, mais il entrave l'accès à l'idée. Le langage y étant conçu comme moyen, comme transport, il doit permettre au mot de renvoyer, arbitrairement⁹, à un monde dont il serait exclu par effet d'abstraction. Nous serions donc sensés faire "comme si" il était possible de décider de s'abstraire de la matérialité signifiante. Notons pourtant que la sémiotique, avec la phénoménologie, sont les seules sciences qui sont contraires à la négation de la dimension réelle du signe et de la représentation, tandis que toutes les autres y prétendent.

J'en viens à ces « points de vue qui n'apparaissent pas avant » qu'évoque Foucault. Il s'est donc rendu compte du fait que « on pouvait découvrir au détour des mots, autour des phrases, brusquement, des points de vue qui n'apparaissent pas avant. »

Il s'agit là de la dimension heuristique de l'écriture qui s'oppose aux représentations selon lesquelles écrire, c'est transcrire, autrement dit procéder à la notation d'un sens déjà constitué. Cette dimension est peut-être en dehors de ce qui nous occupe directement ici, mais elle concerne de manière assez la pédagogie de l'écriture pour que je l'évoque rapidement.

On la trouve d'ailleurs aussi bien chez des romanciers (Aragon, Duras) que chez des philosophes (Wittgenstein et sa théorie de la connaturalité ; Peirce qui affirme : « [sans l'aide d'un encrier] il n'en viendrait pas la moindre idée. »¹⁰ ; Clément Rosset qui écrit dans *Le choix des mots* « Pour en revenir à l'écriture et à ce que vous appelez son paradoxe, je vous dirai que le plus grand paradoxe que celle-ci puisse susciter est le fantasme [...] d'une pensée qui lui serait préalable. »¹¹).

⁹Il s'agit bien de l'arbitraire du signe.

¹⁰in ROSSET(1995), p. 30 et 31.

¹¹Ibid.

Mais on peut voir aussi évoquée dans ces « points de vue qu'in' apparaissaient pas avant » la distanciation entre le sujet et le texte, qui intéresse, elle aussi, la sémiotique.

Raison sémiotique et création poétique

La sémiotique est le champ de rationalité de la signification, champ dans lequel sont reconnues les relations entre signifiant et référent dans la mise en oeuvre conventionnelle du code : elle suppose une rationalisation des pratiques langagières et s'inscrit dans la logique de l'arbitraire du signe, de nature à fonder une rationalité. Science de la signification et des pratiques signifiantes, science sociale, la sémiotique s'intéresse aux formes signifiantes en les séparant de leur production¹², c'est-à-dire dans une distanciation, rendue pensable, entre le "producteur", le temps et le lieu de la conception d'une part, la diffusion dans l'espace social de l'autre. Cette distanciation est susceptible de fonder une expérience de la coupure sémiotique, autrement dit, de la coupure entre le représentant et le représenté, entre le signe et ce qu'il désigne. La coupure sémiotique fonde l'ordre symbolique. Pour la qualifier encore autrement et d'une manière qui l'inscrive dans l'appartenance, on peut en parler en termes de distance représentative, distance sans laquelle il n'y a pas de culture pensable et qui vient s'opposer à l'illusion de l'immédiateté du sujet à sa parole et aux rapports sociaux

Pourtant, dans l'espace social, on observe aisément que la coupure sémiotique relève d'un savoir absent, difficile à partager¹³. La mise à distance de leur propre énonciation par les sujets qui la mettent en oeuvre en est rendue d'autant plus difficile. Et pour cause : la parole impliquant une simultanéité

¹²Il est vrai que Barthes ne procède pas à cette séparation.

¹³Au cours d'une formation à l'écriture, il est souvent nécessaire de rappeler à l'auteur d'un texte que c'est son texte, et uniquement son texte, qu'il est possible de travailler et de penser et que le discours périphérique qu'il est tenté de produire est le plus souvent superflu, voire stérile. Il n'est pas facile, en effet, d'admettre pour soi-même que c'est en soustrayant le texte de son contexte d'origine que l'on garantit sa lisibilité.

entre l'énonciateur et le signifiant qu'il produit, elle ne peut avoir lieu que s'il y a refoulements, ponctuels et réitérés, d'une telle distanciation. Et il en faut, de la culture, pour que puisse tenir l'affirmation de Barthes selon laquelle il y aurait « nécessité pour l'homme de penser son langage au moment même où il parle »¹⁴. Cependant, telle qu'elle est généralement enseignée, la sémiotique s'en tient à l'analyse de formes prélevées dans le champ social et constituée en corpus. De manière générale, et sans doute plus particulièrement lorsqu'il s'agit de langage, que celui-ci soit écrit ou parlé, les formes signifiantes produites par les apprenants, en tant précisément que sujets de langage, sont rarement appréhendées comme étant susceptibles de faire l'objet d'une investigation propre à convoquer un savoir sémiotique.

Or, l'apprentissage de la coupure sémiotique, en tant que savoir, autrement dit pour soi¹⁵, ne peut se faire par la seule accumulation de connaissances relatives à des objets totalement extérieurs au sujet. Seule l'expérience, lorsqu'elle s'inscrit dans la réflexivité et qu'elle est « pédagogiquement accompagnée », est de nature à produire du savoir. La mise en œuvre de ce savoir, en tant que distance entre le sujet et l'objet sur lequel la réflexion porte, devient alors possible devant divers types de formes signifiantes, indépendamment de leurs origines, dans un mouvement qui peut être une ouverture à la transversalité, et à l'altérité. Et le procès d'écriture, en ce qu'il inscrit le sujet dans une temporalité particulière et une successivité permanente entre écriture et lecture, est le lieu privilégié d'une telle expérience. Au cours de ce procès une distanciation est nécessairement opérée entre le sujet de l'énonciation et le signifiant qu'il produit, si bien que le rapport à sa propre écriture rend nécessaire la mise en œuvre d'une réflexion sémiotique.

¹⁴BARTHES (1971), *Le bruissement de la langue*, Œuvres complètes, t. 2, p. 1193. Sans doute y-a-t'il, en même temps, nécessité et impossibilité. Notons que c'est le propre du travail de l'analyse que de travailler cette mise à distance.

¹⁵Le savoir est propre au sujet et le constitue, au contraire de la connaissance qui consiste en une accumulation et demeure extérieure au sujet.

Mais avant même toute réflexion, cette relation est propre à constituer une expérience de la matérialité du signifiant, qui relève du poétique aussi bien que de l'esthétique. Or, l'écriture encore une fois, parce qu'elle oblige sans cesse à des arrêts sur le signifiant que le scripteur produit, et qu'elle en permet le surgissement, est en même temps le lieu privilégié pour une expérience de la matérialité du langage. Dans ces conditions, tout type d'écriture est concerné par la question du poétique et de l'esthétique. C'est un point fondamental.

Le surgissement du signifiant est le moment où l'expérience sémiotique advient au réel, ou encore et inversement, le moment où le réel du signe advient à l'expérience sémiotique.

Esthétique et poétique ont ceci de commun qu'ils consistent en une reconnaissance et une prise en compte de la matérialité du langage. La poésie, au même titre que l'esthétique, renvoie le signe à sa dimension réelle, le travail poétique consistant pour le sujet à former, justement en ce qu'il la travaille, la consistance sémiotique du signifiant mis en œuvre. Se joue, dans le travail du poétique et dans la dimension esthétique dont il se soutient, une mise en forme – au sens plein du terme – du signe.

Parce que le moment poétique est constitutif des potentialités sémiotiques du sujet, les expériences d'écriture poétique qui peuvent lui être proposées au cours d'une formation à l'écriture vont lui permettre d'articuler l'esthétique et la sémiotique et, en expérimentant les virtualités du langage, elles vont lui permettre d'expérimenter et de développer ses propres virtualités de sujet de langage. Ils'agit du moment de la création au cours duquel le sujet déplace, reformule sa compétence sémiotique, voire l'invente. Au Moyen Âge, le travail de création des trouvères, celui des troubadours, consistait à trouver, à inventer, avec le langage.

Dans ces conditions, l'écriture se constitue en tant qu'expérience esthétique de la sémiotique, autrement dit une expérience sensible du signifiant et du rapport au sens qui s'inscrit dans un rapport au monde.

L'expérience esthétique de la sémiotique rend possible l'appropriation du signe par le sujet. Il s'agit, en fait, dans le cas dupoétique, d'une remise en cause de la sémiotique par l'esthétique dans un mouvement de refoulement de la référence : la logique esthétique, qui est une logique de la matérialité du signe, déplace les conditions dans lesquelles a lieu l'interprétation.

Ainsi, l'expérience de l'écriture et les textes produits constituent des espaces privilégiés pour travailler et comprendre la construction par le sujet de son rapport singulier au signe et de sa propre réflexion sémiotique.

Au risque de l'intransitivité

Benveniste nous le rappelle d'une formule claire et brève dans les Problèmes de linguistique générale : « Le langage pose et suppose l'autre. » Pourtant, le poétique vient ébranler cette affirmation à laquelle on ne peut pourtant pas opposer raisonnablement une longue résistance sans courir quelques risques. En premier lieu, lorsque l'esthétique est mise en œuvre dans une logique sémiotique, le signe, au lieu d'être entraîné dans une logique de l'autre, est emporté dans une logique de rapport à soi et de rapport à l'idéal. Il s'agit d'un mouvement qui rapproche de la langue en même temps qu'il éloigne de l'autre. Par ailleurs, le surgissement du signifiant propre au poétique est de nature à nourrir l'urgence du signe, à laquelle répondra une autre urgence : l'urgence de l'écriture. En effet, si la parole se prête mal, ou en tout cas ne se prête pas dans la durée à de tels mouvements, l'écriture en est l'espace de prédilection.

Affirmer que « le langage pose et suppose l'autre », c'est bien affirmer sa transitivité. Dire à, écrire à : la transitivité est par définition du côté du symbolique, autrement dit, du code et de l'autre. Mieux : elle en est la condition, comme le laisse entendre le symbolon grec. Mais il y a aussi : J'écris. Point. Intransitivité absolue. Le sujet est dans l'ignorance de l'autre. Est-ce possible avec Je dis ? Grammaticalement sans doute. Pragmatiquement, beaucoup moins, sice n'est les J'ai dit, qui marquent une toute-puissance, celle du performatif. Quant au verbe parler, son usage, quand il est intransitif, est implicitement

porteur de la double transativité d'un message et d'un interlocuteur.

On peut observer divers refoulements quant au rapport aulanguage. Nous avons évoqué celui de la référence. Le stéréotypelangagier, qui est énonciation de personne, donc de tout le monde,opère un refoulement de la singularité du désir d'énonciation. Or,l'expérience poétique peut être conçue comme la mise en œuvre d'untravail de critique de ce processus. Et c'est justement hors médiation,c'est-à-dire dans l'intransitivité, qu'est identifiable le désird'énonciation, c'est-à-dire qu'il se trouve.

Le statut du poétique, celui de toute création, comme momentsde rupture, en font des moments de suspension du rapport à l'autre etde la médiation. Ainsi se fait, au cours de l'expérience de l'écriturepoétique, un autre refoulement, en quelque sorte subordonné à celui de la référence : le refoulement de la transativité.

Le refoulement de la transativité dans l'écriture poétique estignorance de l'autre, le sujet se développant, de quelque manière, closau sein de lui-même, c'est-à-dire dans l'intransitivité, ou la circularité,propres à la dimension réelle du miroir, propres aussi au mythe de laprésence à soi¹⁶. Et le poétique étant justement non spéculaire, iléchapperait ainsi – perte ou gloire, jusqu'à quel point peut-on enrépondre ?– à la communication. Il échapperait aux logiques del'interprétation et à celles de la sociabilité. Le sujet s'y retrouve horsdu contrat social constitutif du symbolique. C'est pourtant l'écriture,dans l'expérience qu'elle offre de la langue, qui inscrit le sujet dansun rapport à l'esthétique qui, lui-même, rendra possible laconstitution de l'écriture en art. Cependant, l'expérience esthétique nese limite pas au champ de l'art.

La transativité est, au contraire, la découverte par le sujet de lacontribution de l'autre à sa propre constitution, précisément

¹⁶Le sujet romantique, tandis qu'il revendique une « présence à soi », est sans doute dans une expérience de cet ordre. Du même ordre aussi : le sentiment de puissance dont parle Nietzsche.

commesujet : elle fait partie de la découverte, assumée, de la logique de ladépendance, de celle du contrat social.

Dans une autre perspective que celle d'un rapport à l'art, lamédiation poétique est créatrice parce qu'elle instaure la dimensionesthétique de la communication, y substituant à une médiationinstitutionnelle, exclusivement fondée sur le code, une médiationesthétique, qui reconnaît la part du sensible. Ainsi, le sujet est-il en mesure d'adopter une posture dialectique devant le pouvoir desoumission de l'institution et celui qu'elle détient en tant que garantde la liberté. Et l'on pense à Touraine lorsqu'il précise dans latroisième partie de la Critique de la modernité intitulée Naissance dusujet : « le Sujet, tel que je le définis, est un résistant, et se forme [...]là où la liberté se défend contre le pouvoir. »¹⁷

La médiation

La médiation se définit comme un processus au cours duquel ladimension singulière du rapport au langage et la dimension collective du code, de la convention, de l'appartenance, et par conséquent del'indistinction qu'ils instaurent sont mises en dialectisation¹⁸. Toutemédiation s'inscrit dans le langage ; elle fait de l'échange symboliqueune expérience. Rappelons que *experiri* signifie en latin éprouver ; lanotion de danger y est présente. La racine indo-européenne persignifie quant à elle « traverser », avec l'idée d'une mise à l'épreuve,inséparable de celle d'un risque et d'un danger. On la retrouve dans*periculum*, dans le *pericoloso* italien, et bien sûr dans *péril*.L'expérience s'éprouve – aussi – dans le corps. On comprendra ainsi que puisse avoir si souvent lieu, au regard du langage, un oublide la médiation. Par ailleurs, la problématique sémiotique n'inclut pasnécessairement celle de l'échange symbolique (qui est susceptible d'en être refoulé), tandis que le poétique ne peut se

¹⁷TOURAINÉ (1992), p. 306.

¹⁸Nous reprenons cette définition à Bernard Lamizet. Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information etde la communication.

déployer que dans la critique de la dimension de l'écriture comme médiation.

Si la dimension collective du langage renvoie à la langue en tant qu'institution structurée par de la norme, de la loi et de la raison, la dimension singulière des échanges symboliques renvoie quant à elle à la part de création et de jeu dont la langue est porteuse, et qui lui permet de donner matière à l'art. La consistance du signifiant, son opacité, correspondent donc à la fois à la dimension singulière du rapport au langage et à la dimension politique et institutionnelle du signifiant.

Parce que la matérialité du signifiant structure la relation du sujet à l'objet (c'est à ce titre que l'on parle d'opacité à partir du moment où on la reconnaît), elle rend possible l'appropriation de la langue. Autrement dit le sujet, toujours sujet de langage, la reconnaît comme sienne. Sans cette appropriation, la langue "fonctionne" dans une forclusion de la médiation, et dans l'entretien de l'illusion qu'il peut y avoir du neutre en matière de symbolique.

Que la médiation se rompe quand il est question de création, que le moment de la création sépare l'esthétique et la sémiotique, et sépare de l'autre, on est prêt à l'entendre. C'est sans doute en raison de cette séparation qu'il y a méfiance au regard du sensible. Et Touraine nous intéresse encore lorsqu'il évoque les « appels au non social pour transformer le social »¹⁹. Parce que les pratiques d'écriture créative collectives sont susceptibles de répondre à ces appels, à condition toutefois que le passage aux "écrits transitifs" soit pensé et que l'on ne leurre pas les participants de ces ateliers sur le statut de leurs productions. En effet, les promouvoir comme s'il s'agissait d'œuvres d'art serait trompeur quant à la signification même de l'art.

Ces ateliers ont d'ailleurs un objet qui me semble bien plus ambitieux : faire découvrir l'esthétique comme pratique singulière de nature à permettre au sujet de se (re)fonder dans

¹⁹TOURAINÉ, *ibid.*, p. 334.

l'expériencesymbolique. Lorsque le sujet articule, en effet, l'esthétique et lesémiotique, fondant sa compétence sémiotique et faisant de lui-mêmeun sujet de langage, il rend possible la mise en œuvre de la dialectiqueentre l'expérience esthétique et le processus sémiotique'd'interprétation et de communication.

Quant à l'intelligibilité de cette relation, elle est de nature à enrichir laréflexion sur les conditions de possibilité de la reconnaissance et del'appropriation du signe par le sujet. Elle concerne l'enseignement à partir du moment où il se donne pour tâche de permettre auxapprenants de s'instituer comme auteurs²⁰, eux-mêmes inscrits dans lechamp social, en leur apprenant à définir et à mesurer leur dimensiond'énonciateur et de destinataire. Elle concerne la sémiotique à partirdu moment où celle-ci ne se satisfait pas de penser une langue sanssujet et où elle assume un rôle qui reste à investir : celui de prendre encharge l'articulation de la dimension singulière des échange symboliques et de la dimension collective du langage, et de la fairetravailler par les personnes auxquelles nous enseignons, dans leurmise en oeuvre même de la langue. Et comme le disait Foucault, ils'agit bien d'un travail, Le concept de travail n'étant pas séparabledes notions de construction, et de participation consentie à cetteconstruction. Tout travail étant la mise en oeuvre d'un rapport ausymbolique, toute activité de travail renvoie à une «dramatiqued'usage de soi, problématique négociation entre l'usage de soi par soiet l'usage de soi par les autres»²¹ On peut aussi, au regard del'écriture, rappeler l'usage du mot travail dans le processus del'accouchement.

Je le répète : il y a urgence à aborder la question de l'écrituredans une telle perspective, c'est-à-dire dans une perspective qui, à lafois, soit nourrie d'un savoir sémiotique et qui accorde à l'écriture sonstatut de médiation. Mais si la réflexion sémiotique reconnaît lasignifiante du sensible, en le

²⁰Auteur vient du latin augere, augmenter : l'auteur augmente, le sachant, le sens de son texte de l'information relative à celui qui l'a écrit, et lui donne le surcroît de légitimité que confère ce savoir de l'énonciateur.

²¹SCHWARTZ (2000), p. 7.

mettant en tension avec l'intelligible plutôt que de les opposer, peut-on durablement penser une science du signe ou du langage sans sujets, eux-mêmes producteurs de représentations, de textes et de discours, et pris, à leur tour, par l'immanence de la dimension sensible des formes symboliques ?

Toutefois, limiter aux pratiques d'écriture qui relèvent de la seule littérature la question de la créative, fait courir divers risques qu'une méta-écriture est propre à écarter. Une méta-écriture, autrement dit une écriture qui rende raison d'elle-même, qui permette de penser les diverses expériences de l'écriture et de les inscrire dans une rationalité dont l'auteur puisse rendre compte. La méta-écriture constituerait une raison critique de l'écriture, dans ses trois dimensions : langagière, pulsionnelle et politique.

Bibliographie

BARTHES Roland, Œuvres Complètes, t. 1 (1942-1965), éd. du Seuil, Paris 1993.

t. 2 (1966-1973), éd. du Seuil, Paris 1994.

t. 3 (1974-1980), éd. du Seuil, Paris 1995.

BENVENISTE Émile, Problèmes de linguistique générale, vol. 2, éd. Gallimard, coll. "Tel", Paris 1974.

CONDILLAC Étienne Bonnot de, 1746, Essai sur l'origine des connaissances humaines, éd. Albin Michel, Paris 1998.

DERRIDA Jacques, De la grammatologie, éd. de Minuit, Paris 1967 (a).

L'écriture et la différence, éd. du Seuil, Paris 1967 (b).

La dissémination, éd. de Minuit, Paris 1972 (a).

Marges de la philosophie, éd. de Minuit, Paris 1972 (b).

DESCARTES René, 1647, Méditations métaphysiques, éd. Garnier-Flammarion, Paris 1979.

GOODY Jack, 1977, La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage, trad. fr. de Jean Bazin et Alban Bensa, éd. de Minuit, Paris 1979.

HEGEL Friedrich, 1816, La raison dans l'histoire, tr. fr. par Kostas Papaioannou, Union générale d'édition, coll. "10 18", Paris 1965.

JEANNERET Yves, Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ? Presses universitaires du Septentrion, Paris 2000.

QUIGNARD Pascal, Le mot sur le bout de la langue, éd. P.O.L., Paris 1993. Rhétorique spéculative, éd. Calmann-Lévy, Paris 1995.

LAMIZET Bernard, SILEM Ahmed, (sous la direction de), Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication, éd. Ellipse, Paris, 1997.

LÉVI-STRAUSS Claude, Tristes tropiques, éd. 10 18, Paris 1962.

RANCIÈRE Jacques, La chair des mots, éd. Galilée, Paris 1998.

Le partage du sensible, esthétique et politique, éd. La fabrique, Paris 2000.

« Histoire des mots, mots de l'histoire », in Communications n°58, l'écriture des sciences de l'homme, éd. du Seuil, Paris 1994, p. 87-101.

ROSSET Clément, Le choix des mots, éd. de Minuit, Paris 1995.

ROUSSEAU Jean-Jacques, Essai sur l'origine des langues, éd. Gallimard, établie par Jean Starobinski, coll. "Folio", Paris 1990.

TOURAINÉ Alain, Critique de la modernité, éd. Fayard, Paris 1992.

SCHWARTZ Yves, Reconnaissance du travail, pour une approche écologique, éd. des presses universitaires de France, Paris 2000.